

Thierry Di Rollo

# MEDDIK





Thierry Di Rollo

Meddik  
(ou le rire du sourd)

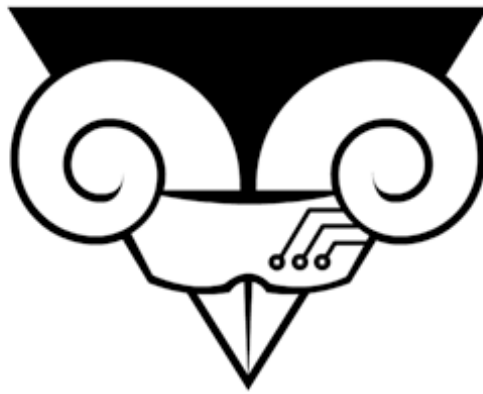
Ouvrage publié sous la direction de Olivier Girard



Le Béliat' vous propose volontairement des fichiers dépourvus de dispositifs de gestion des droits numériques (DRM) et autres moyens techniques visant la limitation de l'utilisation et de la copie de ces fichiers.

- Si vous avez acheté ce fichier, nous vous en remercions. Vous pouvez, comme vous le feriez avec un véritable livre, le transmettre à vos proches si vous souhaitez le leur faire découvrir. Afin que nous puissions continuer à distribuer nos livres numériques sans DRM, nous vous prions de ne pas le diffuser plus largement, via le web ou les réseaux peer-to-peer.
- Si vous avez acquis ce fichier d'une autre manière, nous vous demandons de ne pas le diffuser. Notez que, si vous souhaitez soutenir l'auteur et les éditions du Béliat', vous pouvez acheter légalement ce fichier sur notre plateforme **e.belial.fr** ou chez votre libraire numérique préféré.

Certaines plateformes de vente de livres numériques ajoutent systématiquement des DRM à nos livres contre notre avis. Si vous avez acheté ce livre avec DRM, il est inutile de nous contacter car nous ne pourrions pas vous aider, mais la loi vous permet d'en obtenir le remboursement sous sept jours.



e-Bérial'

© 2005, le Bérial'

© 2017, le Bérial', pour la présente édition

Couverture © 2005, by Eikasia

ISBN : 978-2-84344-805-8

Parution : août 2017

Version : 1.0 — 10/07/2017

# Époque 1

## 1.

Les vautours sont comme des virgules noires sur le fond gris du ciel.

Je sens le vent dans mes cheveux ; il fait frais. Autour de moi s'étend la piste d'envol. Son cercle blanc nous retient tous prisonniers. Moi, le pilote de l'hélicoptère et ma gouvernante. Mon père se tient en retrait, à proximité du sas par lequel nous avons émergé l'un après l'autre.

À chaque fois, la montée de l'ascenseur me paraît interminable. Blöm Stolker ne me dit rien. Je suis son fils et jamais je ne l'ai entendu me le dire. Alors j'ai mal, certains jours. Comme aujourd'hui.

Nous nous sommes pourtant élevés dans cette cage assourdie ; les étages se sont succédés dans un tel silence que j'ai eu vingt fois la sensation d'étouffer jusqu'à la mort. Il n'en a rien été ; Blöm me toisait du haut de son mètre quatre-vingt-dix. Les traits secs, les yeux sombres, il aura eu le temps de croiser douze fois le regard de Nora Green, ma gouvernante. Je les ai comptés. Puis nous sommes parvenus sur le toit de l'immeuble haut de quatre cents étages, propriété de mon père, B. Stolker, Juste de la zone franche. Le souffle froid des hauteurs sur mes joues d'adolescent. Cette caresse qui n'en était pas une, au moment où la porte de l'ascenseur s'est enfin ouverte sur le monde.

Nora est sortie la première, je l'ai suivie. Mon père a quitté à regret la cage sourde après ma dizaine de pas sur le cercle blanc de la piste. Ma gouvernante et moi avons rejoint Gabriel, le pilote. Ce dernier me sourit encore. Il ne sait rien faire d'autre. Puis je tourne mon regard vers l'ouest pour la deuxième fois.

La nuée des vautours survole les faubourgs de Grande-Ville. Certains plongent en piqué, disparaissent dans les goulets étranglés des rues, remontent parfois au-dessus des toits, les serres recroquevillées sur les restes d'un jeune humain. C'est ce que je veux croire. La Mort plane et tombe, et repart dans les airs lourds. Et il fait un silence inouï. Irréel.

J'aime Grande-Ville.

Blöm Stolker se plante droit comme un idiot, près de la porte du sas. Je sens le contact moite de la paume de Nora sur mon épaule gauche. Je voudrais la mordre. Gabriel hoche la tête, peut-être en réponse à une interrogation muette de mon père, puis nous enjoint de monter à bord de son engin.

Aussi, je précède Nora pour me réfugier contre le hublot droit. La jeune gouvernante prend place à mes côtés, suivie de Gabriel qui se coiffe aussitôt de son casque récepteur. Chaque jour, le rituel est immanquablement réglé.

Chaque jour, des vautours reprennent leur envol lestés de cadavres.

Je ne vois plus mon père ; Gabriel pose invariablement son appareil queue pointée vers le sas. Il sera toujours bien assez tôt pour cela.

J’imagine les rapaces piquetant l’horizon gris, mon père en une sorte d’oiseau immobile et démembré, dans le même axe, sur le toit de son cher immeuble estampillé aux couleurs or et mauve de la Gormac, l’œuvre de sa pauvre vie futile.

Tout autour, aussi loin que porte la vue, il y a des immeubles. Les fantômes hérissés de Grande-Ville. Il fait frais. J’entends au même moment Gabriel qui annonce, machinalement :

« On décolle. »

Je vis dans un rêve. L’oiseau d’acier s’élève au creux du silence, sans effort, pivote sur lui-même en prenant encore quelques mètres d’altitude au-dessus de la piste. Blöm Stolker réapparaît, dérisoire. Mon père ne me sourit pas, ne me salue pas. Il est peut-être déjà mort.

Et il ne le sait pas encore.

Je hais profondément cet imbécile.

\*

\* \*

Nous glissons sur l’air. Je suis bien. Les nuées des vautours se rapprochent, même si je sais que Gabriel les évitera en une longue courbe obliquant plein est ; on le paie pour cela.

Nora croise mon regard et me souffle, d’une voix éteinte :

« Vous ne mettrez donc pas vos œillères, une fois de plus ? »

Je ne dis rien, parce qu’elle connaît depuis toujours la réponse. Je veux simplement voir de mes yeux les hommes et les femmes qui sont décimés par la guérilla de Grande-Ville. Je veux surprendre la Mort en train de faucher les enfants, aussi.

Cette boucherie dantesque m’appartient. D’une certaine manière, je la secrète, la provoque par ma seule nature d’être humain. Je ne peux pas refuser de prendre part au spectacle de ce que je suis.

Nora Green revêt ses œillères, ces deux ronds noirs aveuglant son visage blême. Elle me donne envie de vomir. Elle ; les collègues de classe que je m’apprête à rejoindre ; et cette enseignante de droit Juste, devenue folle à force de croire que nous serons tous un jour absous.

Personne ne sera sauvé. Quelqu'un l'a dit, il y a très longtemps, dans une vieille chanson.

Alors, qui pourrait être encore Dieu, dans un tel foutoir ? Et qui oserait s'en revendiquer ?



## 2.

Grande-Ville termine dans l'océan noir. Les derniers immeubles viennent mourir sur les rivages pollués. Plus haut, aux franges grises des nuages chargés de pluie, le DomAir flotte au creux des airs comme une bille blanche et bleue.

Je peux deviner les souffles du vent frais sur les vagues empesées d'huiles et de détritiques ; elles ondulent, paresseuses, noires de toutes les saletés. Gabriel décrit bientôt une courbe vers le bas, et l'hélicoptère figure un insecte butineur tournoyant en une spirale autour de sa grosse fleur. L'odeur furtive de Nora me parvient au hasard d'un infime mouvement de son long corps souple. J'ai seulement envie de la tuer.

Ses cheveux blonds et courts encerclent un visage régulier, dépourvu d'âme. Sa poitrine palpite, sous le chandail ; la jupe bleu nuit affleure les genoux, laissant découvrir des mollets parfaits. La beauté m'ennuie.

Nous nous rapprochons du DomAir. Gabriel entame à présent les manœuvres les plus délicates de la jonction avec le sas de liaison. Le boudin s'est déployé au-dessus du vide, horizontalement. Tout va pour le mieux. L'hélicoptère comble le peu de mètres qui le séparaient encore du boyau et vient s'y coller. Aussitôt, l'ouverture se déverrouille de mon côté.

Gabriel, au moment où je quitte son appareil, me sourit encore.

Nora me précède, cette fois. Elle n'aime pas s'attarder dans ce conduit maintenu horizontalement par la seule force de son armature.

« Dépêchez-vous, John ! »

J'active le pas à ma manière, en accélérant et en ralentissant. C'est curieux : dans une perspective aussi exiguë et distendue, le corps sublime de Nora paraît éternellement intouchable. Son postérieur, idéal, ne peut plus vieillir ; les ans passent, la beauté sculpturale de ma gouvernante semble demeurer.

*Nora flotte dans le boyau de liaison. Nue et fragile. Elle tient au creux de sa main un petit bâton blanc orné de sa discrète corolle beige.*

C'est curieux.

Je chasse mollement cette image de mon esprit. Nous pénétrons dans le DomAir. Derrière moi, le sas se referme en repliant le boyau de liaison.

Ici, tout est blanc. Un calme absolu règne dans les salles réservées à l'enseignement, et le monde extérieur figure un chaos presque conciliant depuis les hublots panoramiques. Je me plante face au premier qui croise ma route ; j'entends Nora qui soupire.

« Vous êtes déjà en retard, John.

– Fichez-moi la paix et allez rejoindre vos congénères de mouchards dans la salle de visio-contrôle. »

Nora, qui se tenait derrière moi, me contourne très vite pour me faire face. Ses yeux doux et précis me dévisagent calmement. Ces deux pupilles noires et brillantes que je voudrais voir s'éteindre.

« Les gouvernants sont là pour veiller à la bonne marche de l'enseignement dispensé par les professeurs. Ce n'est pas vous que j'espionne, jeune Stolker, et vous le savez. »

Je lui décoche un sourire méchant et entendu, auquel elle répond d'un haussement d'épaules résigné.

« Je vous attendrai à ce même point en fin de journée. Bon cours. »

Puis elle s'en va, digne et inutile, arpentant le couloir jusqu'au prochain coude où elle disparaît enfin en empruntant l'allée principale.

Aussi, seul avec ma haine, je peux m'immerger dans la vision sombre du monde.

Le DomAir flotte à deux mille mètres d'altitude, une fois que tous les élèves sont à son bord. Et je devais être le dernier, puisque la bille bleue et blanche s'élève rapidement. J'attends dans le silence inaltérable du lieu ; le bout de mes doigts fourmille ; mon cou me picote. Si je sais que je retrouverai Susie en cours, Roman, lui, devrait m'avoir déjà rejoint. Je ne comprends pas. Doucement, quelques soubresauts imperceptibles signalent l'imminence de la stabilisation de la structure. Et l'inanité sublime de nos existences s'étend sous mes yeux, jusqu'à l'infini. L'océan noir, brassant ses vomissures qu'il rejette sans relâche sur les rivages — cette bouillie interminable et gargouillante, irrespirable. Les premiers immeubles à un millier de mètres à peine du borborygme ; la mer inétendue des bâtiments qui forment Grande-Ville, et les colonnes de fumée qui montent des rues soumises à la guérilla, en volutes ocre et jaune tassant le ciel gris. Et les vautours, inlassables, lestés de leurs morts. Et au milieu de tout cela, en îlot préservé, au cœur de l'immensité noyée, les hauts immeubles de la zone franche. J'aperçois distinctement l'édifice imposant que mon père et sa fortune ont érigé jusqu'aux cieux.

Et la voix, soudain. Reconnaisable entre toutes. Celle du pourvoyeur fidèle à défaut de l'ami.

« Dieu n'est pas aussi haut perché, John.

– Je le sais, Roman. »

J'oublie quelques instants la vue immense, me tourne vers mon compagnon.

« Tu as pensé à ce que je t'ai demandé ? »

Je parviens à supporter son sourire.

Nous nous sommes réfugiés dans les toilettes recyclantes du troisième niveau. L'air y est épuré, fantomatique ; la vie n'aurait pas pu émerger dans un endroit aussi aseptisé.

Je suis assis sur la tinette, Roman reste debout, adossé à la porte. Personne ne viendra déranger notre dérive.

Je murmure, déjà fatigué de ma journée :

« C'est quoi, cette fois-ci ?

– Du Kay Beckin de première.

– Jamais entendu parler de cette molécule.

– Il n'est jamais trop tard pour entrevoir d'un peu plus près la demeure des Dieux. »

Je secoue la tête, nerveux, tout à coup.

« Arrête avec ces salades, Roman. Ça en devient fatigant.

– Non, John, tu peux me croire, la Kay Beckin n'a pas son équivalent.

– Parce qu'elle ne déglingue pas les neurones comme toutes les autres drogues de synthèse ? Tu te fous de moi ?

– Elle tue, évidemment, ce n'est pas à toi que je vais revendre ce boniment foireux. Non, mon grand ami. »

Et il plie les genoux en laissant son dos glisser contre la cloison, s'arrête au moment où son visage se retrouve au même niveau que le mien. Il sourit encore, furtivement, puis plonge la main droite dans la poche intérieure de son blouson de peau. La ressort en un geste délié ; au bout de ses doigts fermés pointe une cigarette.

« Non, poursuit-il les yeux un peu fous, la Kay Beckin est la molécule qui se rapproche le plus de l'héroïne, sans en avoir l'inconvénient.

– Le prix, bien sûr.

– Tout juste, grand John. Divise le cours du pavot par dix mille pour en avoir une idée.

– Je n'ai pas envie de calculer. Donne. »

Il me tend la cigarette que je porte de deux doigts précis à mes lèvres. Je sors lentement le briquet-feu, presse le bouton. La flamme bleu



vert trace son petit fuseau étiré ; le bout du cylindre rougit aussitôt. Et j'aspire.

Je ne ressens rien. Blasé, je demande à Roman :

« Tu peux me dire pourquoi tu ne m'en as pas proposé avant ? »

– Grand John ne réclamait pas aussi fort, jusqu'à présent. Et j'ai un budget à gérer. La K. Beckin nous aide à franchir un palier sans trop entamer le pot commun.

– Jusqu'au jour où la K. Beckin ne suffira plus.

– Jusqu'à ce jour. Mais ça, c'est une autre histoire. »

J'ai senti le contact d'une main sur mon genou, rassurant. Je tire ma deuxième bouffée de tabac parfumé.

Et ma tête éclate.

La porte s'étire. Roman se mélange à elle ; les murs des toilettes gondolent et rétrécissent. Beaucoup de choses partent en lambeaux. Je flotte, comme flotte le DomAir, et l'helcop, et le vautour lesté de son mort du jour. Je perçois, au plus loin de ma conscience, une voix inhumaine qui semble me dire :

« Ça va ? »

La porte se prénomme Roman. Je suis la tinette. Mon âme est bleue comme les murs qui nous entourent. La tristesse du monde me donne envie de rire. C'est peut-être pour cela que la voix continue, tremblante :

« Oui, ça doit aller. Je sais que ça va. »

Et je veux lui répondre.

« Je suis dans le jardin, là. »

– Le jardin de quoi ?

– Tu parlais de la demeure des Dieux il n'y a pas deux minutes, pauvre voix de merde.

– Ah ! Oui. »

Une première éternité s'écoule.

« Oui. »

Puis une deuxième. Aussi longue que l'univers.

« Bien sûr, fait encore la voix, très lente. À la quatrième bouffée, c'est dans la cuisine que tu seras. »

Elle ment. Qui qu'elle soit, elle n'a aucune idée de ce que j'éprouve.

C'est dans le salon que je me trouve. J'embrasse le vide immense, mon père se tient là, mort et décharné, juste en face de moi. Son cadavre se décompose, les chairs putréfiées tombent en corolles noires autour de ses pieds. Il me salue nonchalamment ; son squelette me sourit enfin, après toutes ces années mornes que nous avons passées l'un à côté de l'autre. Et je pense que la Mort lui va bien.

Une idée me taraude bientôt le cerveau.

« Pourquoi Kay Beckin ? »

– L’inventeur de la molécule vouait une admiration sans bornes à une certaine Beckinsale. Il paraît même que quelques fumeurs voient parfois son fantôme traverser leurs dérives.

– Non ? Vraiment ? »

L’espace et le temps sont mes seuls amis. Et la voix, peut-être.

« Non, vraiment. Ce n’est pas à toi que je vais revendre ce boniment foireux. »

Alors, tout est pour le mieux.

Les os de mon père ont choisi un fauteuil qui n’existe pas. Le crâne claqué de sa mandibule inférieure, les phalanges crochètent l’air blanc ; je crois comprendre que le squelette rabougri veut me dire quelque chose.

« Ta cigarette. Rien qu’une bouffée. La Mort est trop dure à supporter sans la fumée de Dieu.

– Désolé, papa. La Kay Beckin n’aide que les vivants.

– Je sais ce que c’est qu’être mort. Et je ne suis pas ton père. Alors, je te le demande encore une fois. Rien qu’une bouffée.

– Non. Puisque vous n’êtes pas mon père. »

Le squelette se lève brusquement, s’écartèle aux quatre coins distendus de l’Espace. Le temps s’en va.

« Si je l’avais été, je n’aurais rien eu de plus, n’est-ce pas ?

– Sûrement, mais je vous en aurais au moins accordé l’espoir.

– La mort est un non-sens.

– Et je vous crois, puisque vous savez ce que c’est qu’être mort.

– Je l’ai appris, oui. Comme toi, en ce moment même. »

Je voudrais pleurer. Je n’en ai pas la force. Là, dans les volutes bleutées d’une cigarette parfumée à la K. Beckin.

La porte qui nous protège du dehors répond toujours au nom de Roman. C’est aussi bien comme ça.

Je redescends, doucement. Les voix se font plus précises, les visages et les corps aussi. Je perçois très bien le rectangle blanc de la salle, les autres rejets des Justes auxquels Kirby fait la leçon. Nancy Kirby, la préceptrice des généralités philosophiques et du Droit. C’est le titre que la société des Justes lui donne. Et elle est la seule que cela n’amuse pas.

Rousse, mâchoires chevalines, yeux éternellement plissés, peau du visage retendue déjà dix fois alors qu’elle n’accuse qu’une quarantaine d’années, elle embrasse d’un regard circulaire son audience et s’arrête sur moi.

« Peut-être que John Stolker va se faire un plaisir de répondre à cette question. »

Je dis, détaché :

« Désolé, mais je n’écoutais pas. »

Un rictus satisfait ourle un court instant ses lèvres pincées.

« À quoi carburez-vous, cette fois-ci, Stolker ?

– K. Beckin.

– Je n'ai pas l'honneur de connaître, grince-t-elle.

– Chacun ses priorités. Vous, c'est le traitement préventif aux protéines de synthèse et le lissage périodique de votre peau, moi, ce sont les cigarettes parfumées. Quelle était la question ? »

Kirby croise ses mains maigres, bras en appui sur le bureau.

« Qu'est-ce que la finalité existentielle du Monde-Berceau ? À votre avis de camé licite ?

– Le Monde-Berceau demeure la Terre Initiale.

– Ce qui veut dire ?

– Que Mars ne la précède en rien.

– Est-ce que c'est votre opinion, Stolker ?

– Mon opinion, c'est que ces foutus Terriens de Mars ont voulu couper le cordon qui les reliait à nous, et qu'ils n'ont plus qu'à se débrouiller tous seuls.

– Et que faites-vous de Dieu dans ce schéma de pensée pour le moins sectaire ?

– Je ne l'englobe pas. Dieu n'existe pas. Sinon, personne ne l'aurait inventé. »

Elle hoche la tête imperceptiblement, puis se lève pour venir se planter droite, engoncée sans grâce dans une robe cendrée, au milieu de ma rangée.

« Vous avez le droit de vous droguer, Stolker ; votre père possède même suffisamment d'argent pour cela. »

Mes muscles se tendent. Je me redresse sur mon siège.

« Alors, où est le problème ?

– La fortune de Stolker Père ne vous donne pas le droit de mettre en doute l'unicité universelle de Dieu.

– C'est justement cela que je ne comprends pas, madame Kirby. Ou Dieu est unique, ou Dieu est universel. Ou il n'existe pas. »

Roman, assis à une rangée de moi, sur la gauche, me lance un regard entendu. Je préfère l'ignorer. Susie, à ma droite, me sourit maladroitement, et j'ignore pourquoi.

Kirby me fixe méchamment.

« Vous ne disposez plus que de quelques neurones, Stolker, mais cette K. Beckin s'est chargée de les griller jusqu'au dernier. C'est pitoyable. »

Tout son corps se raidit, tout à coup.

« Une seconde. »

Puis elle annonce, d'une voix empruntée :



*« Skies Above, conceptrice du DomAir, facilite votre quotidien, l'esthétise. Soyez au plus près des vraies sensations. Osez les maisons flottantes. Avec Skies Above, vous ne verrez plus le ciel de la même manière. Pour tout renseignement, n'hésitez pas à contacter nos hôtesses du centre, et rappelez-vous : le ciel n'attend pas. Les visites du DomAir sont possibles les mardi et jeudi de chaque semaine. »*

Kirby ferme alors les yeux, annonce encore :

« Une seconde. »

Puis poursuit, en rouvrant les paupières :

« Dieu est justement là, élève Stolker, pour garantir l'unicité d'une entité brisée ou malmenée, en tous points de l'univers. »

Les derniers effets euphorisants de la K. Beckin s'estompent inexorablement. Bientôt, je haïrai cette femme, et une seule raison me suffira pour cela.

« Je vois où vous voulez en venir, madame Kirby. Les Terriens de Mars sont un peuple jeune, et c'est leur jeunesse qui les a poussés à l'erreur.

– Dieu, donc, pourvoira à leur retour sur notre chemin.

– Non. Tout cela est grotesque. Dieu aurait dû être revendeur de drogues. Je suis sûr qu'il aurait fait un chimiste de génie. »

Kirby se rapproche dangereusement de ma place. Les joues de son visage virent au violacé veineux.

Elle hurle, au bord de l'hystérie :

« Maintenant, taisez-vous ! TAISEZ-VOUS ! »

Elle respire bruyamment, ses narines palpitent de colère. Je vois ses poings fermés, ses jambes raides. Un silence d'une densité éprouvante s'abat en même temps sur la salle. Tous les élèves fixent leur attention sur la baie vitrée qui s'ouvre au jour gris et à l'horizon des vagues noires ; sur les murs blancs, sur le vide creux de tout ce cirque. Je ne vole plus.

Je n'ai pas cessé de soutenir son regard. Elle me dit alors, visiblement écœurée de devoir encore m'adresser la parole puisque les gouvernants veillent quelque part dans le DomAir :

« Stolker, les guérillas urbaines sont le fait de groupuscules illégaux. Elles sont maîtrisées en ce sens qu'elles ne débordent pas de leur périmètre d'épanouissement. La société des Justes concourt à cette unicité, en préservant les fondements toujours sains des rapports humains de classe et de rang. Les Justes, dont vous êtes...

– Vous n'en semblez pas convaincue, madame.

– Les Justes DONT VOUS ÊTES ! crie-t-elle. Les Justes font œuvre de Dieu parce qu'ils s'en nourrissent. »

Je la scrute à mon tour quelques secondes. Puis je lâche :

« Vous avez fini ? Moi, aujourd'hui, j'ai survolé par l'ouest la guérilla. J'ai vu des corps tomber dans les rues. Les vautours remontaient chargés de leur proie. J'ai vu tout ça. »

Kirby recule d'un pas. Me dit :

« Vous êtes libre de survoler Grande-Ville sans œillères de vérité, vous possédez suffisamment d'argent pour cela.

– Toujours les mêmes affrontements, la même configuration des forces en présence, le même placement au mètre près de chaque combattant, jour après jour. »

Elle recule encore.

« Vous délirez, Stolker. À votre altitude de vol, un être humain est incapable de distinguer ce genre de détails. Même vous, un Juste dynamisé aux protéines de synthèse les plus puissantes, vous ne le pourriez pas. Et puis, il n'y a rien qui ressemble plus à un combat de guérilla qu'un autre combat de guérilla.

– Peut-être. Pourquoi ces gens s'entre-tuent-ils ?

– Je n'en ai aucune idée. »

Je souris de toutes mes jeunes dents.

« Si Dieu reçoit les après-midi ouvrables, ai-je une chance d'obtenir un entretien pour qu'il me donne La réponse ? »

Roman réprime une franche envie de rire en se masquant la bouche d'une main ; Susie, incrédule, n'ose pas croiser mon regard. Kirby, toujours droite, de retour à son bureau, me lance :

« Continuez à vous ridiculiser, Stolker. Le fait que vous refusiez de porter les œillères ne vous aide pas à relativiser la portée toute contingente des guérillas urbaines. Et si je puis — une seconde : *Skies Above est plus qu'une promesse. Skies Above est une catharsis. Élevez-vous jusqu'à la hauteur de Dieu et goûtez aux saveurs de la transcendance. Venez visiter notre maison-flottante témoin. À trois kilomètres au sud de Grande-Ville à vol d'hélicop. Nous n'avons jamais attendu que vous.* Une seconde — me permettre, vous êtes un élève brillant doublé d'un immonde petit... »

Les gouvernants veillent, quelque part dans le DomAir.

« ... emmerdeur. »

Aussi, je lui souris une dernière fois.

La société des Justes apprend aux rampants l'art de l'euphémisme.

J'ai envie de supprimer Kirby également.

### 3.

Roman tète le sein flasque de Susie. Je suis nu, assis sur un antique fauteuil drapé de velours, et je les regarde allongés qu'ils sont sur le lit à baldaquin, juste en face de moi.

Mon sexe est mou ; je n'ai de toute façon aucune envie de me masturber. Celui de Roman m'est caché par la posture latérale de son corps, blotti tout contre le flanc gauche de Susie qui est étendue sur le dos. Elle caresse d'une main les cheveux de Roman qui aspire goulûment le téton.

Les jambes blanches de la jeune fille s'entr'ouvrent légèrement sur la vulve brune que je devine chaude. Sa main restée libre glisse sur la soie rouge de la couche. Parfois, la jambe gauche s'étire le long du drap, remonte à peine. Roman et Susie sont nus, eux aussi. Les traits des deux amants se détendent insensiblement. Ils sont comme la vie, en cet instant : aussi puissants que dérisoires.

J'entends un soupir qu'exhale une bouche mi-close. Je distingue le frôlement des peaux perlées de sueur, contre la soie, les respirations irrégulières. Tout ce qui fait l'inanité irrésistible du jeu des corps. Aussi, je me lève.

La pièce est immense. Le grand plafond carré, strié de poutres d'acajou, est séparé en son milieu par trois colonnes de marbre bleu et rose, au diamètre imposant et torsadé. Il y a des bougies aux quatre coins de l'espace, diffusant sur ce petit bout de monde qui est le nôtre une nitescence granuleuse. C'est bientôt la nuit.

Roman nous invite souvent dans l'un des trois cents étages que compte l'immeuble de son père. Parfois, il nous demande de choisir pour lui le palier où nous gâcherons le temps maussade d'une nuit ; aujourd'hui, il a élu lui-même le deux cent quatre-vingt-quinzième. Et de là où je me tiens, en rejoignant la fenêtre aussi haute et large que la pièce, j'embrasse l'obscurité de Grande-Ville.

J'aperçois les contours tranchants du siège de la Gormac dont le dernier étage est encore allumé — mon père n'a pas trouvé le sommeil.



Pour ce soir, l'éclairage aléatoire des paliers inférieurs a désigné un seul d'entre eux ; je pense qu'il s'agit du cent douzième. Ou peut-être moins. Mais tous sont vides. Désespérément vides. Comme tous les étages de l'immeuble de Roman. Je vois aussi les lueurs blanches qui embrasent le ciel au-dessus de la zone de guérilla. De temps à autre, je surprends le vol d'un vautour ; l'animal tournoie dans la lumière, plonge en piqué, une fois de plus. Quand enfin il remonte, émergeant de ses grandes ailes au-dessus des toits, je veux me persuader que c'est toujours le même que j'accompagne dans ses courbes lentes au plus haut des airs.

Les vautours ne prélèvent aucune vie, la nuit venue, les affrontements s'arrêtant pour quelques heures. Alors, je me demande pourquoi certains de ces grands oiseaux continuent à fondre sur les rues désertées, à sillonner inlassablement les artères en planant d'un silence superbe ; je voudrais seulement comprendre ce qui les pousse à s'obstiner.

K. Beckin peut m'y aider.

« Roman ? »

Le bruit d'un petit suçon interrompu chuinte derrière moi.

« Elles sont dans la poche de mon veston de peau. »

Roman me comprend, lui.

Je me retourne, très calme. On dirait que le sein de Susie, trop sollicité par la tétée, s'est résigné à se gonfler. Modérément. Je contourne le lit par la gauche, gagne la bergère Louis XV où repose le veston. Fouille la poche intérieure, en retire une cigarette parfumée, l'allume et aspire ma première bouffée.

C'est le temps indicible où mon corps réclame l'exacte dose de molécule K. Beckin que les cigarettes me fournissent. Un jour, ces dernières seront en retard. Irrémédiablement. Et je passerai à autre chose. Je rallie l'immense fenêtre, me plante face à la nuit, pose mes yeux sur l'horizon baigné de lumières ; quelques colonnes de fumée montent encore pour mourir dans le ciel ; mon vautour est réapparu au-dessus des immeubles avant de sûrement plonger à nouveau. Et je dis à mi-voix :

« Pourquoi ce vautour continue de piquer ?

– Quoi ? » dit Roman, dans mon dos.

Susie soupire, tout à coup contrariée ; murmure :

« Ne t'arrête pas, Roman, s'il te plaît.

– Attends ! » s'impatiente-t-il.

Je répète lentement ma question.

« Pourquoi ce vautour continue à plonger en piqué en pleine nuit ? »

Une poignée de secondes s'écoule. L'espace se distend, je le sens.

« Tire une deuxième bouffée, John. Peut-être que la K. Beckin connaît la réponse.

– Peut-être. »

Je suis le conseil de mon pourvoyeur fidèle. Et pour la deuxième fois de la journée, tout explose.

L'horizon de Grande-Ville se teinte de rose et de vert. Très vite, des langues de feu zèbrent le ciel par milliers, deux grandes ailes battent l'air bleuté ; dans le champ ombreux de ma vision, l'immeuble de la Gormac s'étire, se recroqueville, interminablement. J'ai chaud et j'ai froid. Je crois vivre le début et la fin de chaque chose. Mais je n'ai pas la réponse que je cherchais.

Et Roman s'en moque éperdument.

Il a tort.

Je me retourne. Susie gémit, à présent, Roman tète le sein qui commence à durcir pour de bon. Dans une autre réalité, c'est sûrement cela. Mais je vois un chien allongé sur un serpent. Le tout baigné de taches de couleur criardes qui bavent sur la paille d'une litière. Par intermittences, un squelette apparaît, et si je crois savoir qui il est, je le laisse repartir vers le fond du néant à chaque fois. Je voudrais être mort, connaître l'absence de souffrance ; le chien relève la gueule de son festin, me dévisage longuement. Le serpent est blessé. Le premier a-t-il mangé le second ? Le second était-il déjà mort ?

Une douleur insupportable vrille mes entrailles, à en vomir. Je m'élançai vers les deux animaux en criant :

« NON ! »

Le chien n'achèvera pas le serpent. Le cri du monde envahit tout l'univers ; je ne dévie pas. J'enserme de mes doigts le cou du molosse. Le serpent semble bouger encore. Des éclaboussures de rouge et de violet maculent les corps aussitôt. Dans un glissement de temps, le chien verse à terre.

Les hurlements des limbes me parviennent. Je ne sais pas ce qu'ils signifient. Là, sur la paille de la couche, je reconforte un serpent qui tente de se soustraire à mon étreinte. Que se passe-t-il ? Et où me suis-je perdu ?

Le serpent se libère de moi, rampe furtivement en me contournant. Je ne discerne que des sources de lueurs jaunes et ocre enflammant l'air. Et j'ai soudain un mal de tête épouvantable. Je souffre l'Enfer. Et je me dis...

Je me dis que la douleur est trop dure à supporter sans la fumée de Dieu.

Puis, d'un seul coup, tout s'effondre.

Je réémerge en spirale, du fond des gouffres noirs vers le monde qui me connaît. Une voix perce la brume de mes sens.

« Ça va aller, John. Tu m'entends ? »

Oui, je t'entends parfaitement, Roman. Je n'entends même que toi.

« Il est peut-être plus mal en point qu'on le pense, Roman. »

Le ton prévenant de Susie. Qui me parvient, plus tenu.

« Non, ne t'inquiète pas. Il remonte, là. Il va refaire surface. Ce n'était qu'un mauvais délire, c'est tout. Il va revenir. »

Mes yeux s'ouvrent. C'est Susie qui m'apparaît d'abord, par son visage un peu rond et ses cheveux bruns courts. Roman la suit, comme un triangle inversé sur un fond indécis et vacillant. La lumière tremblotante des bougies.

Je me rends compte que je suis allongé sur le dos. Face à moi se dresse la fenêtre monumentale de la pièce du deux cent quatre-vingt-quinzième étage. Roman est à ma droite, Susie caresse d'une main compulsive mon bras gauche.

« John ? Tu nous entends ? » me demande-t-elle.

J'articule faiblement :

« Je vous vois. »

Puis je déglutis une salive chargée d'acidité. La nausée m'étreint.

« Où est-ce que j'étais ? »

Roman s'agite, brusquement.

« On n'en sait foutre rien. Mais t'es devenu complètement dingue. T'as même failli m'arracher la peau du cou, bon dieu !

– J'avais mal, c'est tout ce dont je me souviens. J'avais mal à en crever. »

Roman ne m'écoute pas. Il dit pour lui seul :

« Je vais essayer de dégoter quelque chose d'autre. La K. Beckin ne te réussit pas. T'as foutu à Susie la frousse de sa vie.

– Je souffrais à un point que...

– Arrête avec ça ! C'est moi qui t'ai assommé. »

Il me montre l'objet qu'il tient dans sa main droite : une simple bougie de cire. Me dit encore :

« La Beckin a amplifié la sensation du coup, c'est tout. Je vais nous trouver autre chose. »

Je secoue la tête, ressens soudain, sur le côté de mon crâne, la bosse qui pulse au rythme des battements de mon cœur. Je grimace de douleur. Grommelle :

« Tu ne trouveras rien à ce prix-là. »

Susie soupire en me tirant légèrement le bras.

« Vous êtes franchement nuls avec cette Kay Beckin. Qu'est-ce qui s'est passé exactement, John ?

– Je vous ai déjà dit que je ne me souvenais plus de rien.

– J'ai cru que tu allais nous tuer, tu sais ? »

Et je réponds à Susie :

« Comment aurais-je pu vous tuer puisque, d'une certaine manière, il ne s'est rien passé ? »

Elle croit bon de me sourire pour toute réponse. Roman ne lâche pas pour autant sa bougie de cire.

Grande-Ville est si belle dans le noir. Trois cigarettes parfumées à l'ersatz de chanvre nous réunissent là, au pied de l'immense fenêtre, debout et nus l'un à côté de l'autre. Susie se trouve au milieu, les deux bras autour de nos épaules. Moi à sa droite, je caresse de ma main sa hanche pleine. Roman ânonne, voix brouillée par la drogue :

« Grande-Ville m'est presque supportable, la nuit.

– C'est aussi mon avis » fait Susie.

J'ajoute alors, d'une voix blanche :

« C'est peut-être pour cela que Dieu n'est qu'une métaphore.

– Non, m'objecte Roman. Non. »

Roman hoquette, se ressaisit.

« Ses fidèles sujets en sont une. Nancy Kirby, relais publicitaire vocal grassement rémunéré par les plus gros annonceurs de la planète, est une métaphore par excellence. Ce n'est pas Dieu qu'elle entend, comme une très lointaine congénère a pu l'affirmer. Les seules voix qui parviennent à Kirby sont celles d'un émetteur satellite tournoyant en orbite géostationnaire. Et franchement, les amis, je ne sais pas ce qu'elle craint le plus, au fond : recevoir la voix d'un message, le relayer en son direct et être payée pour cela, ou entendre Dieu pour de bon. »

Susie acquiesce, yeux fermés.

« Je suis d'accord avec Roman. Kirby est l'exemple même de la métaphore inutile, donc viable.

– Mais la métaphore de quoi ? » fais-je.

Roman pointe un doigt professoral dans l'air chargé des fumées antalgiques du chanvre.

« La métaphore de la croyance par la dichotomie irréconciliable de l'immanence et de la transcendance. Autrement dit : Dieu est tout, nous ne sommes rien. Et parce que nous ne sommes rien, nous ne pouvons pas nous arroger le droit de discuter ni surtout de remettre en cause un principe supérieur, quel qu'il soit.

– Non, dis-je, tu te trompes. Vous vous trompez tous. Cette métaphore, tout le monde la connaît et personne n'en est dupe. En fait, Dieu n'est que la métaphore du pouvoir. Et le pouvoir n'incarnant que l'aveu d'une impuissance, Dieu est forcément impuissant. »

Je scrute, au loin, les lueurs mourantes des derniers brasiers qui se raviveront aux prochaines heures de l'aube ; précise ma pensée :

« Dieu ne bande pas. »

Susie glousse comme une petite fille.

« Ce n'est pas le cas de Roman. Elle est aussi dure que du bois retraits. »

Je baisse mon regard sur l'entrejambe de Roman, dans le prolongement du corps nu de Susie. La jeune fille malaxe gaillardement dans sa paume le scrotum surmonté du pénis fier et droit.

Je poursuis, philosophe :

« C'est ce que confirmait cette illuminée de Kirby lorsqu'elle disait que Dieu était là pour garantir l'unicité en tous points de l'univers. »

Roman murmure, tout à coup :

« Ne t'arrête pas, Susie, je t'en prie. »

Puis je conclus, yeux perdus dans l'horizon de Grande-Ville où les derniers vautours continuent leur plongée pour le moment inutile :

« Ils ont besoin de Dieu. Quand on ne bande plus, c'est plus facile de se résoudre à cette infirmité si quelqu'un d'autre partage le même problème. »

Susie n'a pas vraiment attendu la fin de ma phrase pour grimper sur les hanches de Roman. Elle enserre son bassin des deux cuisses, entoure le cou de ses bras. Roman halète, excité :

« Ne bouge plus, Susie. Tu vas vivre l'empalement le plus doux qu'un être humain puisse connaître.

– Oui, oui, souffle la jeune fille d'une voix lascive. Et puis après, John me baisera lui aussi, hein ?

– Comme d'habitude, ma petite poupée, susurre Roman à l'oreille de Susie. Comme d'habitude. »

Et ils rejoignent le lit drapé de soie rouge, Susie accrochée aux hanches de Roman. Une dernière fois, je contemple la vue ample et sombre de la Ville avant de regagner l'antique fauteuil drapé de velours où je me fais voyeur.

Si Dieu est impuissant, je bande à volonté.

Par habitude.